

quelque chose de roide et de mesquin qui déplaît au gens d'un goût un peu délicat. Tous y portent le caractère particulier du génie chinois, qui manque de feu et d'élévation. Ce qui nous fait supporter ces énormes défauts dans ceux de leurs ouvrages qui représentent des fleurs, des oiseaux, des arbres, c'est qu'aucun de ces objets n'est en relief. Les figures sont peintes sur les étoffes mêmes, avec des couleurs presque ineffaçables. Cependant l'illusion est si entière, qu'on croirait tous ces objets brochés ou brodés.

Les étoffes unies de la Chine n'ont pas besoin d'indulgence. Le tissu en est parfait, et les couleurs, le vert, le rouge en particulier, sont au-dessus de tous les éloges. Son damas, où il n'entre jamais que de la soie de Tche-Kiang, a un agrément infini. Sa chaîne, comme celle du nôtre, est débouillie à fond, mais sa trame n'est cuite qu'à demi, méthode qui lui conserve un peu de fermeté. Les blancs en sont roux sans être jaunâtres, et délicieux à la vue sans avoir ce grand éclat qui la fatigue. Aussi est-ce, de toutes les étoffes qui arrivent de cette extrémité de l'Asie en Europe, celle qui y est plus vivement recherchée.

LXV.  
Quelles sont  
les connais-  
sances qu'on  
a sur le thé  
que les Eu-  
ropéens achè-  
tent à la  
Chine. Le thé est un arbrisseau d'une forme agreste, haut de cinq à six pieds, commun à la Chine et au Japon. Il se plaît dans les lieux escarpés. On le trouve le plus souvent sur le penchant des collines et le long des rivières. Les Chinois en

sèment des champs entiers; les Japonais se contentent d'en garnir les lisières de leurs campagnes. Il ne parvient qu'au bout de sept ans à sa plus grande hauteur. On coupe alors la tige pour obtenir de nouveaux rejetons, dont chacun donne à peu près autant de feuilles qu'un arbrisseau entier.

Ces feuilles, la seule partie qu'on estime dans le thé, sont alternes, ovales, aiguës, lisses, dentelées dans leur contour, et d'un vert foncé. Les plus jeunes sont tendres et minces. Elles deviennent plus fermes et plus épaisses en vieillissant. A leur base se trouvent des fleurs isolées qui ont un calice à cinq ou six divisions, autant de pétales blancs souvent réunis par le bas, un grand nombre d'étamines placées autour du pistil; celui-ci se change en une capsule ligneuse, arrondie, à trois côtes et trois loges remplies chacune d'une semence sphérique ou de plusieurs semences anguleuses.

Outre ce thé, connu sous le nom de *thé bouy*, on peut distinguer deux autres espèces bien caractérisées. L'une est le thé vert, dont la fleur est composée de neuf pétales; l'autre le thé rouge, qui a une grande fleur à six pétales rouges, et garnie dans son centre d'une houppe d'étamines réunies à leur base. On ignore s'il existe un plus grand nombre d'espèces. Des trois dont il a été fait mention, la première est la plus commune. On cultive le thé bouy dans la plupart des pro-

vinces de la Chine ; mais il n'a pas le même degré de bonté partout , quoique partout on ait l'attention de le placer au midi et dans les vallées. Celui qui croît sur un sol pierreux est fort supérieur à celui qui sort des terres légères , et plus supérieur encore à celui qu'on trouve sur les terres jaunes. De là les variétés qu'on qualifie improprement du nom d'espèces.

La différence des terrains n'est pas la seule cause de la perfection plus ou moins grande du thé. Les saisons où la feuille est ramassée y influent encore davantage.

La première récolte se fait sur la fin de février. Les feuilles, alors petites , tendres et délicates, forment ce qu'on appelle le *fié-ki-tsiaa* , ou thé impérial , parce qu'il sert principalement à l'usage de la cour et des gens en place. Les feuilles de la seconde récolte , qui est au commencement d'avril , sont plus grandes et plus développées , mais de moindre qualité que les premières. Elles donnent le *too-tsiaa* , ou le thé chinois , que les marchands distinguent en plusieurs espèces. Enfin les feuilles cueillies au mois de juin , et parvenues à leur entière croissance , donnent le *cantsiaa* , ou le thé grossier , réservé pour le peuple.

Un troisième moyen de multiplier les variétés du thé consiste dans la différente manière de le préparer.

Les Japonais , au rapport de Kœmpfer , ont des bâtimens particuliers qui contiennent une suite

de petits fourneaux couverts chacun d'une platine de fer ou de cuivre. Lorsqu'elle est échauffée , on la charge de feuilles , qui auparavant ont été plongées dans l'eau chaude ou exposées à la vapeur. On les remue avec vivacité jusqu'à ce qu'elles aient acquis un degré de chaleur suffisant. On les place ensuite sur des nattes , et on les roule entre les mains. Ces procédés , répétés deux ou trois fois dans l'intervalle de deux ou trois mois , en absorbent toute l'humidité , qui serait surtout préjudiciable au thé supérieur , qui , devant être employé en poudre , demande une dessiccation plus complète. Ce thé précieux se conserve dans des vases de porcelaine ; celui de moindre qualité dans des pots de terre ; le plus grossier dans des corbeilles de paille. La préparation de ce dernier n'exige pas autant de précautions que les deux autres. On le dessèche à moins de frais à l'air libre.

La pratique des Chinois sur la culture , sur la récolte et sur la préparation du thé , est moins connue ; mais il ne paraît pas qu'elle s'éloigne de celle des Japonais. C'est une erreur de croire que les uns et les autres ajoutent à leur thé une teinture végétale , et que sa couleur verte soit due à un mélange de couperose ou à l'action de la platine sur laquelle la feuille a été desséchée.

Le thé est la boisson ordinaire des Chinois. Ce ne fut pas un vain caprice qui en introduisit l'usage. Dans presque tout leur empire , les eaux

sont malsaines et de mauvais goût. De tous les moyens qu'on imagina pour les améliorer, il n'y eut que le thé qui eut un succès complet. L'expérience prouva qu'il avait d'autres vertus, et que c'était un excellent dissolvant qui purifiait le sang, qui fortifiait la tête et l'estomac, qui facilitait la digestion et la transpiration. Cette opinion est devenue celle du nord de l'Europe et de l'Amérique, celle de la plupart des régions où l'atmosphère est chargée de vapeurs, où l'air est épais et la nourriture grasse. Elle commence même à se répandre dans des climats plus fortunés, quoiqu'il ne soit pas démontré que cette feuille ait toutes les propriétés qu'on lui attribue dans le lieu de son origine. Mais on aurait tort de s'en étonner. Il est tout simple que ses effets ne soient pas ici aussi sensibles qu'en Asie. On sait que les Chinois gardent pour eux le thé le mieux choisi et le mieux soigné. On sait qu'ils mêlent souvent au thé qui sort de l'empire d'autres feuilles qui, quoique ressemblantes pour la forme, peuvent avoir des propriétés différentes. On sait que la grande exportation qui se fait de thé les a rendus moins difficiles sur le choix des terrains, et moins exacts pour les préparations. Notre manière de le prendre se joint à ces négligences, à ces infidélités. Nous le buvons trop chaud et trop fort. Nous y mêlons toujours beaucoup de sucre, souvent des odeurs, et quelquefois des liqueurs nuisibles. Indépendamment de

ces considérations, le long trajet qu'il ferait par mer suffirait pour lui faire perdre la plus grande partie de ses sels bienfaisans.

On ne pourra juger définitivement du thé que lorsqu'il aura été naturalisé dans nos contrées. Si on n'y a pas encore réussi, c'est que les expériences n'ont été tentées qu'avec des graines qui, de leur nature très-huileuse, sont sujettes à rancir. Enfin le célèbre Linné reçut, il y a quelques années, cet arbrisseau germant, et parvint à le conserver hors des serres en Suède même. Quelques pieds en ont été portés depuis dans la Grande-Bretagne, où ils vivent, fleurissent et se multiplient en plein air. La France s'en est aussi procuré plusieurs, et peut espérer de les voir réussir un jour dans ses provinces méridionales. Ce sera un très-grand avantage de cultiver nous-mêmes une plante qui ne peut que très-difficilement autant perdre à changer de sol qu'à moisir sur l'Océan dans une traversée de sept à huit mois.

Outre les objets dont on vient de parler, et qui sont exclusivement propres à la Chine, nos navigateurs y trouvent du camphre, du borax, du rotin, de la gomme-laque, de la rhubarbe, des toiles de coton jaunes appelées *nankin*; et ils y achetaient autrefois de l'or.

En Europe, un marc d'or vaut à peu près quatorze marcs et demi d'argent. S'il existait un pays où il en valût vingt, nos négocians y en porte-

raient pour l'échanger contre de l'argent. Ils nous rapporteraient cet argent pour l'échanger encore contre de l'or, auquel ils donneraient la même destination. Cette activité continuerait jusqu'à ce que la valeur relative des métaux se trouvât à peu près la même dans les deux contrées. Le même intérêt fit envoyer long-temps à la Chine de l'argent pour le troquer contre de l'or. On gagnait à cette mutation depuis quarante jusqu'à cinquante pour cent. Les compagnies exclusives ne firent jamais ce commerce, parce que ce bénéfice eût été inférieur à celui qu'elles se promettaient sur les marchandises. Leurs agens, qui n'avaient pas la liberté du choix, se livrèrent à ces spéculations pour leur propre compte; mais avec le temps ils ne trouvèrent pas un avantage suffisant pour les continuer. Elles ne pourraient être utilement reprises que par des Espagnols, qui expédieraient directement leurs piastres du Mexique pour la Chine.

Toutes les nations européennes qui doublent le Cap de Bonne-Espérance ont pris un peu plus tôt ou un peu plus tard la route de cet empire. Les achats qui y furent faits, en 1766, par vingt-trois de leurs navires, s'élevèrent à 26,754,494 liv. Le paiement s'en fit en piastres ou en marchandises. La Suède donna 1,955,168 liv. en argent; et en fer ou en plomb 427,100 livres. Le Danemark, 2,161,630 livres en argent; et en fer, en plomb et en pierres à fusil, 231,000 livres. La

France, 4,000,000 en argent, et 400,000 livres en draperies. La Hollande, 2,735,400 livres en argent, 44,600 l. en lainages, et 4,000,150 liv. en productions de ses colonies. La Grande-Bretagne, 5,443,566 liv. en argent, 2,000,475 liv. en étoffes de laine, et 3,375,000 liv. en divers objets tirés de diverses parties de l'Inde. Ces sommes réunies formèrent un total de 26,754,494 liv. On n'a pas fait entrer dans ce calcul dix millions en argent que les Anglais portèrent au-delà de cette somme, parce qu'ils étaient destinés à payer les dettes qu'ils avaient contractées, ou à former un fonds d'avance pour négocier dans l'intervalle des voyages.

Il est assez généralement connu que les productions de la Chine arrivées en Europe s'y vendent à peu près le double de ce qu'elles ont originairement coûté. Ainsi les cargaisons de 1766 durent rendre cinquante millions au moins à leurs propriétaires. Le thé forma plus des quatre cinquièmes de cette valeur. Les Suédois en portèrent deux millions quatre cent mille livres pesant, les Danois la même quantité, les Français deux millions cent mille livres, les Hollandais quatre millions cinq cent mille livres, les Anglais six millions. Mais où ces dix-sept millions quatre cents livres pesant de thé trouveront-ils un débouché? dans la Grande-Bretagne principalement.

Ce furent les lords Burlington et Ossory qui,

en 1666, l'y firent connaître à leur retour de Hollande. Leurs femmes le mirent à la mode parmi les personnes d'un rang distingué. Le goût s'en répandit peu à peu chez les citoyens riches, et plus particulièrement chez les marchands et les gens de mer. Le peuple commença à l'adopter vers 1715, et avec le temps il devint la passion dominante de la multitude. Le fisc, qui ne l'avait d'abord chargé que d'un droit médiocre, fut déterminé par ses besoins à le porter successivement si haut, qu'une denrée dont la compagnie ne vendait que pour treize à quatorze millions de livres, en rendait dix-huit au gouvernement. Cette avidité donna naissance à une contrebande si lucrative, qu'elle rendait jusqu'à quatre-vingts pour cent de bénéfice. La fraude augmentait rapidement, et devait s'accroître encore, malgré les mesures prises pour la traverser. Ce ne fut qu'en 1784 que le ministère se décida au seul remède qui pouvait arrêter le mal. Il réduisit l'imposition à douze et demi pour cent de la valeur de la production.

Les avantages qu'on se promettait du nouvel arrangement ne se firent pas attendre. Dès l'année qui le suivit, le corps privilégié, qui jusqu'alors n'avait annuellement vendu que six millions pesant de thé, en vendit seize millions pesant, et gagna sur cette augmentation seule huit millions de livres.

Les consommateurs se trouvèrent également

bien de cet ordre de choses. La même quantité de thé, qui précédemment leur aurait coûté cent vingt millions, ne leur en coûta guère que soixante.

Le revenu public fut accru, parce que les droits qu'il perçut sur le thé se trouvèrent plus considérables qu'on ne l'avait présumé, lorsque le parlement avait accordé en dédommagement un impôt sur les maisons.

Les manufactures auxquelles on n'avait demandé des étoffes que pour deux millions trouvèrent un débouché pour quatre.

Il fallut expédier un plus grand nombre de vaisseaux; et ce fut une occupation de plus pour ces intrépides matelots, que l'état regarde avec raison comme un des pivots de sa puissance.

Enfin la nation retient dans son sein un immense numéraire qui allait vivifier des marchés étrangers; et ces capitaux, en des mains habiles, prendront une direction aussi utile que celle qu'ils suivaient était ruineuse.

Voilà une nouvelle source de prospérité pour la Grande-Bretagne, et nous n'avons pas tout dit. Le thé a été jusqu'ici la base du commerce de l'Europe avec la Chine. Il en formait plus des huit dixièmes. Nos navigateurs ne l'allaient chercher que dans l'espoir de l'introduire clandestinement en Angleterre. Maintenant que ce débouché leur manque, continueront-ils leurs expéditions? Il est douteux si les bénéfices à

faire sur le peu qui se consomme ailleurs de cette feuille et sur les autres objets qui nous viennent de cette extrémité de l'Asie seraient suffisans pour encourager à un si long et si dispendieux voyage. Le fussent-ils encore, ces profits ne continueraient que peu. La nation qui fera seule beaucoup plus d'achats que toutes les autres nations réunies ne tardera pas à donner sa volonté pour loi, et, s'il le faut, se déterminera aux sacrifices nécessaires pour écarter une concurrence qui, quelque faible qu'elle fût, pourrait lui causer de l'ombrage.

Mais les Anglais eux-mêmes conserveront-ils long-temps cette branche de commerce? Rien n'est moins certain. L'opinion des Chinois sur les spéculations mercantiles n'est pas la même que la nôtre. Elles ne leur paraissent convenables pour une région très-habitée qu'autant qu'elles la débarrassent d'objets superflus pour lui en procurer de nécessaires. Nos liaisons avec eux sont en contradiction avec ce système. En échange de choses d'une utilité générale, nous ne leur donnons, disent-ils, que de magnifiques bagatelles, qu'un argent qui augmente la cherté des denrées dans tous les marchés. Aussi les voit-on plus portés à nous fermer leurs ports que disposés à étendre nos opérations. Ces idées de la nation entière deviennent celles du gouvernement à mesure que l'esprit tartare s'affaiblit, et que les conquérans se pénètrent des maximes du peuple subjugué. De là viennent ces gênes humiliantes qui ont

remplacé les égards marqués qu'on eut d'abord pour les Européens. De cette situation équivoque à une expulsion entière, il n'y a pas bien loin. Ce parti aurait été sûrement conseillé par le philosophe Kouent-Thé, qui disait, il y a deux mille ans :

« Il n'y a de commerce long-temps avantageux  
« que celui des échanges nécessaires et utiles. Le  
« commerce des objets de faste, de délicatesse,  
« ou de curiosité, soit qu'il se fasse par échange  
« ou par achat, suppose le luxe. Or, le luxe,  
« qui est l'abondance du superflu chez certains  
« citoyens, suppose le manque du nécessaire chez  
« beaucoup d'autres. Plus les riches mettent de  
« chevaux à leur char, plus il y a de personnes  
« qui vont à pied; plus leurs maisons sont vastes  
« et magnifiques, plus celles des pauvres sont pe-  
« tites et misérables; plus leur table est couverte  
« de mets, plus il y a de gens réduits à ne vivre  
« que de riz. Ce que les hommes en société peu-  
« vent faire de mieux, à force d'industrie et de  
« travail, d'économie et de sagesse, dans un  
« royaume bien peuplé, c'est d'avoir tous le né-  
« cessaire, et de procurer le commode à quelques-  
« uns. »

Quelque parti que prenne la Chine, la Grande-Bretagne aura toujours besoin d'un lieu de relâche où ceux de ses navigateurs qui iront d'Europe aux Indes, ou qui reviendront des Indes en Europe, puissent trouver des rafraichissemens. Les Portu-

LXVI.  
Quelle idée  
il faut se for-  
mer de la co-  
lonie anglaise  
de Sainte-  
Hélène.